



HAL
open science

Au jour le jour : autour d'une expérience de journal photographique sur Internet

Louise Merzeau

► **To cite this version:**

Louise Merzeau. Au jour le jour : autour d'une expérience de journal photographique sur Internet. Traces photographiques, traces autobiographiques, Publications de l'Université de Saint-Étienne, pp.131-135, 2004, Lire au présent. halshs-00927209

HAL Id: halshs-00927209

<https://shs.hal.science/halshs-00927209>

Submitted on 11 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Louise Merzeau

Au jour le jour : autour d'une expérience de journal photographique sur Internet

Article paru dans D. Méaux et J.-B. Vray (dir.), *Traces photographiques, traces autobiographiques*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, CiREC, Travaux 114, coll. "Lire au présent", 2004. (actes du colloque éponyme qui s'est tenu à la Maison de la Culture d'Amiens en 2003)

Quels que soient la fatigue, la lumière ou le temps, prendre chaque jour une photographie et la diffuser aussitôt sur le réseau. Tel est le défi que je me suis lancé pendant un an, et dont je voudrais analyser ici quelques-uns des effets sur la trace autobiographique et photographique¹. Quelle place occupe la technique dans une telle démarche ? Comment la contrainte journalière affecte-t-elle la prise de vue ? Et quel est le sujet qui s'écrit à travers un tel processus ? Telles sont les principales questions par lesquelles j'aborderai la présentation de ce projet.

L'épreuve de la technique

Nombreux sont les créateurs qui prétendent repousser la technique dans un rôle secondaire, pour privilégier le message ou l'inspiration. Pour ma part, j'appréhende au contraire la création comme l'exploration d'un support ou d'un dispositif, considérant que c'est dans les potentialités spécifiques de chaque médium que l'imaginaire trouve à se libérer. Non pas que je cherche à atteindre une quelconque maîtrise techniciste. Mais plutôt un certain degré de non-savoir, où l'aventure du regard n'est rendue possible que par une prise de risque technique : c'est en expérimentant de nouvelles matières et de nouveaux procédés qu'une vision peut prendre corps et s'élaborer comme cohérence. Le projet *Au jour le jour* s'est ainsi présenté à moi d'abord comme une mise à l'épreuve de la photographie numérique et de l'auto-diffusion sur le web.

Dès les premiers essais, ces nouvelles technologies m'ont confrontée à une temporalité inédite. Dans la pratique de la photographie argentique, le temps est dilaté et le travail se fait en aveugle. Au moment de la prise de vue, on déclenche sans (sa)voir véritablement ce qu'on a pris ; au terme du développement, on obtient un négatif, où l'image se dévoile encore à la vue. Le processus se déroule dans l'obscurité d'une chambre noire, celle de

¹ Voir Louise Merzeau, *Au jour le jour* (367 photographies précédées d'un entretien avec Jean Baudrillard), éditions Descartes & Cie, 2003.

l'appareil ou du laboratoire. Et d'un bout à l'autre, l'opérateur est soit dans l'anticipation, soit dans la perte d'une image qui, finalement, échappe toujours à la vue.

À l'inverse, c'est la quasi simultanée des opérations de prise de vue, de stockage, de sélection, de retouche et de diffusion qui caractérise la photographie numérique. On peut, quelques secondes après le déclenchement, voir ce qu'on a saisi sur l'écran de l'appareil ou de l'ordinateur et y appliquer aussitôt divers traitements. Le numérique opère ainsi une contraction du temps, qui convertit l'aveuglement en visibilité. L'approche des images en est naturellement modifiée : la prise se vit moins sur le mode de l'attente que sur celui de la surprise, en même temps que sont renforcées les possibilités de contrôler le résultat produit.

Il ne s'agit pas pour autant d'un travail sur la simultanéité – ce qui aurait été le cas si ce projet avait été mené avec une webcam, permettant le retour en temps réel de l'objet enregistré. Même en cherchant à exploiter les effets de la contraction temporelle, je tenais à préserver un certain espacement, car l'image suppose toujours pour moi un arrêt, une suspension. Ici, on est encore dans le temps photographique, parce que l'image y est fixe, et parce que cette fixité introduit une différence, fût-elle infime : celle-là même de l'écriture. Loin de basculer automatiquement dans le régime du direct, le numérique n'annule pas cette distance propre au différé : il en modifie simplement la perception, en incitant à travailler sur des couches de temps plus fines et sur un rythme différent.

Prise de vue, traitement et diffusion pouvant désormais s'opérer en une même journée, s'est alors imposée l'idée de mettre chaque jour en ligne une nouvelle image. Le régime de vitesse de la photo numérique trouvait en effet un support « naturel » dans le site web, dont la logique est d'être évolutif. Aux caractéristiques proprement photographiques, s'ajoutent alors celles du réseau : instabilité de l'information, principe de mise à jour, interactivité...

Sur Internet, le concepteur d'une œuvre ne peut jamais en contrôler entièrement l'apparence. La taille et la qualité des écrans, la vitesse de connexion ainsi que les paramètres chromatiques ou typographiques étant propres à chaque poste de consultation, l'objet exposé change lui-même constamment. L'auteur doit donc anticiper cette labilité de l'information, en abandonnant au hasard des interfaces une part de sa propre création. Pour la photographie, cela suppose de penser l'image, dès son origine, comme un objet nomade destiné à se matérialiser sur différents supports, sans qu'aucun ne soit définitif ou premier.

L'instabilité du réseau concerne aussi le contenu informationnel, qui peut faire l'objet de fréquentes modifications. Chaque site régulièrement mis à jour s'assimile alors à une œuvre in progress, dont la visite doit se faire à intervalles plus ou moins réguliers. Le rapport entre créateur et spectateur se trouve donc à son tour modifié : le principe de l'exposition ponctuelle cède la place à celui du rendez-vous, favorisant en retour le développement d'écritures périodiques et de nouvelles formes d'échange. Ainsi, le dispositif du journal en ligne procède d'une temporalité technique, et non l'inverse : il

n'est lui-même que la systématisation d'un nouveau mode d'interaction, rapidement confirmé par une fidélisation du trafic et par la constitution d'un réseau de photographes et vidéastes « web-diaristes »².

La mise en disponibilité du regard

En amont de la diffusion, l'acte photographique lui-même est transformé par cette contrainte d'une image par jour. Traversée du quotidien, la prise de vue s'éloigne de toute anecdote ou mise en scène, pour se concentrer sur une mise en disponibilité du regard. S'attardant sur le non-événement d'une silhouette, d'un espace ou d'un accident de lumière, chaque image cherche moins à saisir une signification qu'à réenchanter l'ordinaire d'une banalité redevenue soudain singulière. Prendre le temps de voir autrement ces choses qui ne nous sont familières que parce qu'on ne les regarde plus : telle est la philosophie que favorise la forme du journal photographique. Il ne s'agit donc pas d'alimenter le flux visuel qui nous submerge avec toujours plus d'images, mais au contraire d'y ménager des moments d'arrêt, pour libérer un nouvel imaginaire.

Le rejet de toute expressivité subjective, anecdotique ou narrative conduit aussi à privilégier les photographies qui présentent des lieux désertés de toute présence humaine – à l'exception de quelques silhouettes, davantage traitées comme des images dans l'image que comme des visages. Loin du portrait, qui implique une tension, un rapport de force ou de séduction entre le photographe et son modèle, la prise de vue exige ici solitude et vacuité.

Convertie en discipline, la contrainte d'une prise de vue quotidienne devient alors bien plus qu'un procédé : elle affecte la vie même, en permettant d'habiter pleinement ces temps morts et ces espaces vacants habituellement masqués par l'indifférence. À une création vécue comme la maîtrise de quelques moments découpés dans le temps, succède un état d'absorption permanent, où l'attention est rendue disponible aux moindres aléas de lumière, de cadrage ou de texture. Le temps qui passe, le temps qu'il fait, les lieux que l'on traverse prennent ainsi une autre dimension. Les interstices ne sont plus des non-lieux, mais des moments pleins, où l'image s'éprouve dans l'allégresse d'un don. Avec le temps, chaque objet insignifiant, chaque lieu familier est alors profondément transformé : le quotidien devient lui-même une mémoire d'image.

² La constitution de ce réseau a notamment conduit à l'élaboration d'un site collectif et d'une exposition, « L'internet au quotidien : journal intime » à l'espace du Cube d'Issy-les-Moulineaux lors de la fête d'Internet en 2002.

Un sujet en filigrane

Au fil des jours, la règle du jeu favorise alors l'émergence d'une écriture qui est aussi une autobiographie. Journal des rencontres entre une solitude et un milieu, la série donne peu à peu à voir une intimité. Mais c'est celle d'un regard plus que d'une anamnèse ou d'une introspection. Le sujet ainsi dévoilé ne s'expose en effet qu'en filigrane, discrètement et hors de toute intention d'expressivité. Perceptible à travers une atmosphère, un moment ou un lieu, cette présence-absence du moi atteste seulement une disponibilité aux hasards du quotidien.

Seules les légendes, associées dans un deuxième temps aux images, introduisent ici ou là des notations personnelles, selon une logique d'association qui reste néanmoins secrète. Quand elles ne sont pas purement tautologiques, elles relient l'image à un souvenir, une rencontre ou un état d'esprit – lesquels sont volontairement maintenus hors champ. Pour le spectateur, cette notation reste énigmatique, mais contribue à inscrire chaque photographie dans la durée d'une perspective mémorielle.

Entre archive et éphéméride, le journal photographique épouse ainsi les paradoxes du réseau, qui est probablement le seul médium à offrir à la fois un espace intime et un lieu d'exhibition. À l'inverse des interactions individuelles, comme des communications radiales où un centre diffuse vers une périphérie, Internet combine en effet les logiques de l'autoréférence et de la surexposition. Le nombre toujours croissant de sites personnels en témoigne : la toile attire spontanément les biographèmes, qui peuvent s'y étoiler dans un narcissisme d'autant plus discret qu'il est démultiplié.

Sur le plan mémoriel, le réseau répond à la pulsion autobiographique en combinant l'obsolescence rapide des informations avec une forme de rémanence inédite. Générant des traces à chaque instruction de codage, d'affichage ou de transfert, la technologie numérique dépose en effet de multiples couches par où le stock remonte dans le flux³. Au rythme des mises à jour, s'ajoute ainsi celui d'une réverbération qui duplique l'information en échos successifs, démultipliant les temporalités et produisant de la durée là où l'on attendait du simultané. Par le jeu des sites miroirs, des caches, des moteurs de recherche et des liens, chaque item en ligne se duplique à l'infini, menant une existence presque indépendante, échappant à la fois au contrôle de son signataire et à l'usure du temps.

Le journal en ligne ne propose donc pas seulement une découpe quotidienne du temps. Il autorise aussi des pratiques archivales sur le long terme, ou encore des accès aléatoires anachroniques ou synchroniques. Chaque internaute peut remonter le temps en parcourant les images des jours précédents, ou se déplacer au hasard dans le calendrier. Il peut aussi passer d'un site à un autre, pour recomposer à son gré la fiction d'une histoire distribuée :

³ Voir Louise Merzeau, « Web en stock », in *Cahiers de médiologie* n°16, « Éternel éphémère », Fayard, septembre 2003.

celle d'un sujet pluriel et mobile, configuré par le seul croisement des regards. La mémoire en réseau devient alors un réseau de mémoires, dont la cohésion s'élabore et se défait à chaque parcours.

À l'intérieur même du flux, où l'information vacille à chaque connexion, une persistance inédite s'invente : quelques fragments de vie résistent à l'écoulement, des images s'arrêtent, remontent ou se déposent, engrammant ici ou là dans la toile éphémère les traces d'une écriture.

<http://merzeau.net>